

# Les relations entre les différentes régions : échanges entre les régions

*Djibril Tamsir Niane*

## Introduction

Entre 1100 et 1500, l'Afrique a été un partenaire privilégié dans les relations intercontinentales du Vieux Monde. À travers la Méditerranée comme l'océan Indien, un trafic intense, le plus souvent par l'intermédiaire des musulmans, reliait le continent à l'Europe et à l'Asie. Il faut insister sur le fait que, s'agissant des relations intérieures, différents types de trafic organisés dès la période préhistorique sont connus de nous. Comme on le verra dans ce chapitre, la recherche apporte peu à peu des informations de plus en plus précises, en particulier sur l'ampleur des échanges entre régions du continent. Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut traiter d'une manière exhaustive l'histoire des relations entre les différentes régions de l'Afrique du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle.

Il semble qu'avec les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles l'Afrique ait été en plein épanouissement sur le plan économique et commercial; mais le contact avec l'Occident, qui s'est traduit par l'instauration de la traite négrière, a brisé un élan qui eût pu — si le commerce n'avait porté sur de vraies marchandises — donner à l'histoire du continent une tout autre tournure.

De vastes courants d'échanges culturels ont traversé le continent en tous sens, se confondant parfois avec les courants commerciaux. Il n'y a pas eu de régions isolées, car pas plus les forêts que les déserts n'ont constitué une barrière infranchissable. Aujourd'hui, les fouilles archéologiques,

l'étude des langues et des traditions orales ouvrent de larges perspectives à la recherche historique. Déjà, elles éclairent le problème des migrations, des transferts de techniques et des relations entre régions fort éloignées les unes des autres.

Le rôle des musulmans en cette période, aussi bien dans la propagation des idées que dans le commerce, a été d'une importance toute particulière. Qu'on pense aux voyages d'un Ibn Baṭṭūṭa en Chine, en Afrique orientale et en Afrique occidentale. Pour la période concernée, les œuvres des géographes, des voyageurs et des historiens musulmans sont une contribution appréciable à la connaissance des pays et des peuples.

## Un espace privilégié par la recherche dans l'étude des relations extérieures : le Sahara et le Sahel

Jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, des historiens européens ont voulu expliquer le retard technique actuel de l'Afrique par l'existence du Sahara qui aurait isolé l'Afrique noire du monde méditerranéen. En réalité, le Sahara, même devenu désertique, n'a jamais constitué une barrière. Du reste, celui-ci n'était pas inhabité. Des populations y nomadisaient. Elles entretenaient des relations très étroites avec les sédentaires du Nord et du Sud. Entre 1100 et 1500, le Sahara est demeuré une zone de passage privilégiée; c'est sans doute à cette période qu'il faut situer l'âge d'or du trafic transsaharien. Depuis le X<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, le commerce de l'or ouest-africain s'est régulièrement développé avec l'Afrique du Nord. On a comparé, à juste titre, le Sahara à une mer, avec pour rivages le Sahel soudanais et la frange sud de l'Afrique septentrionale. Au Soudan, un certain nombre de villes situées au Sahel: Tichit, Walata, Tombouctou, Tirekka, Gao, ont été de grands terminus des caravanes en provenance de Tamdult, Sidjilmasa, Tlemcen, Wargla et Ghadamès. Le dromadaire seul pouvait servir pour la traversée du désert, qui durait deux mois, sinon trois. D'où l'importance des grands pâturages destinés à la nourriture et à l'élevage de cette bête, au nord et au sud du Sahara; de là aussi, les disputes parfois violentes entre les nomades pour le contrôle de ces pâturages.

Tant dans le Nord que dans le Sud, la zone concernée par le trafic transsaharien ne se limite pas aux «ports» dont il vient d'être question, elle concerne des régions de l'Afrique septentrionale et du Sahel beaucoup plus étendues: le Touat et le Gourara, le Djerid tunisien, les oasis de Libye n'ont pas moins d'importance dans le trafic transsaharien que les «ports» eux-mêmes. Du Sahel à la savane forestière, des pistes et des voies fluviales complètent le système transsaharien. C'est certainement le cas de l'actuelle République du Sénégal; nous connaissons déjà bien le système constitué par

le bassin intérieur du Niger<sup>1</sup>. Les recherches les plus récentes dans les républiques de Burkina Faso (Haute-Volta), du Ghana, du Nigéria permettent de penser que les relations commerciales s'étaient développées entre l'Afrique au sud du Sahara et le Maghreb. L'espace de circulation en question se situe dans la savane et beaucoup d'éléments archéologiques permettent aujourd'hui de penser qu'il était particulièrement fréquenté<sup>2</sup>. Dans le nord de l'actuelle République du Nigéria, ce courant de circulation rencontrait assurément celui qui venait de l'actuelle République du Tchad et dont il sera question plus loin.

Les nomades, maîtres du désert, tiraient de grands profits du trafic transsaharien, car les caravaniers leur apportaient des céréales et des tissus en échange de la viande, du sel et de l'eau. Il y avait ainsi complémentarité entre le nomade et le sédentaire; dans l'immensité du Sahara, la caravane avait besoin de guides; ceux-ci étaient fournis par les nomades, qui connaissaient les voies de passage; ils étaient payés à prix d'or. La traversée du Sahara exigeait une préparation minutieuse; les chameaux étaient engraisés pendant de longues semaines. Pour se rendre au Soudan, Ibn Baṭṭūta gagna Sidjilmasa, point de concentration de ceux qui partent du Maroc vers le sud; il note: «J'achetai dans cette ville des chameaux que pendant quatre mois je nourris de foin<sup>3</sup>.» La caravane est placée sous l'autorité d'un chef, qui commande à tous comme un capitaine dans un bateau: une fois que la caravane s'ébranle, personne ne doit être en retard, ni aller trop vite en avant, ni encore moins s'écarter du groupe sous peine de s'égarer dans l'immense désert.

Des nomades comme les Massūfa s'étaient spécialisés dans le trafic transsaharien, fournissant aux caravanes guides et messagers. Suivons la caravane qui conduisit Ibn Baṭṭūta à Niani «Malli», capitale de l'empire des *mansa*: après vingt-cinq jours de marche, la caravane arrive à Taghaza, importante saline saharienne; hommes et bêtes s'y reposent et reprennent des forces. Au bout de dix jours, la caravane reprend la route vers Walata. À dix jours de Walata, la caravane dépêche un messager dans cette ville. Il est porteur de lettres adressées aux correspondants «afin que ces derniers leur louent des maisons et viennent à leur rencontre avec une provision d'eau sur une distance de quatre jours de marche<sup>4</sup>». Le messager était payé très cher; cent mithḳāl, nous dit Ibn Baṭṭūta. La

1. Les archéologues polonais et néerlandais pensent avoir découvert un indice important de la circulation des personnes et des biens de la haute vallée du Niger, où a été construite Niani, jusqu'au pays dogon. Il s'agit, en l'occurrence, de certaines céramiques de forme si caractéristique que l'emprunt n'est pas douteux; il reste à savoir dans quel sens il s'est produit, du sud au nord ou du nord au sud.

2. Voir M. Posnansky, 1974; A. A. Boahen, 1974. Il fait venir les Akan de la région située entre la Bénoué et le lac Tchad, montrant clairement que le va-et-vient entre le Nord et le Sud forestier n'est pas un mythe; en interrogeant la linguistique et la toponymie, on arrive à rétablir les voies de migration et les axes commerciaux. Sur la question, voir T. Shaw, 1970, pp. 280-287.

3. Ibn Baṭṭūta, 1975, dans J. Cuoq, pp. 292-293.

4. Ibn Baṭṭūta, 1975, p. 293.

caravane était perdue si le messager n'arrivait pas à Walata; mais cela était rare, car les Massūfa connaissaient bien le désert. En 1964, Théodore Monod a découvert en Mauritanie, enfouis sous le sable, une grande quantité de cauris, des barres de cuivre et des restes de tissus; il semble bien qu'il s'agisse là des marchandises d'une caravane naufragée dans le désert<sup>5</sup>.

Ibn Baṭṭūṭa arriva à Walata après deux mois de trajet; c'était la première ville du Mali; là résidait un gouverneur représentant l'empereur du Mali; à cette étape, la caravane devait se plier aux formalités douanières. Walata était aussi une ville commerçante où se rencontraient marchands négro-africains et arabo-berbères. C'est ce qui expliquerait le long séjour d'Ibn Baṭṭūṭa dans cette ville, soit cinquante et un jours. De Walata, en vingt-quatre jours, le voyageur gagna « Malli » (Niani), capitale des *mansa*; les routes étaient sûres; à l'intérieur de l'empire, on pouvait voyager seul, sans crainte des voleurs ou des brigands.

Le voyageur des pistes du Vieux Monde apprécie hautement cette sécurité. Tant qu'un pouvoir fort règne au Soudan, les nomades se contentent de tirer parti des services qu'ils rendent aux caravaniers; quand le pouvoir s'affaiblit et entraîne la ruine des villes, c'est alors que le nomade quitte le désert et vient rôder autour des cités.

### Le commerce de l'or

Au X<sup>e</sup> siècle, le roi du Ghana passait, aux yeux d'Ibn Ḥawḳal, pour le souverain « le plus riche de tous les rois de la terre... il détient de grands biens et des réserves d'or qu'il a pu extraire depuis les temps anciens pour le profit des rois précédents et de lui-même ». C'est une vieille tradition au Soudan que de thésauriser l'or. De plus, au Ghana, le souverain avait un monopole sur les pépites d'or trouvées dans les mines. « Si l'on découvre dans les mines du pays de l'or en pépites, le roi se le réserve; il abandonne alors à ses sujets la poudre d'or. Sans cette mesure, l'or deviendrait très abondant et se déprécierait... On raconte que le roi possède une pépite semblable à une grosse pierre<sup>6</sup>. »

Cependant, les Noirs ont toujours tenu les marchands musulmans dans l'ignorance la plus complète de la localisation des mines et de la manière d'exploiter l'or.

Mansa Mūsā I<sup>er</sup>, sans mentir et en fournissant parmi bien d'autres la bonne explication sur l'exploitation des mines, n'a guère éclairé les Cairotes qui lui posèrent des questions sur son fabuleux empire. Ainsi s'explique probablement le maintien de la réputation d'extraordinaire richesse du roi du Mali.

5. La datation au C14 donne 1165 ± 110.

6. Ibn Ḥawḳal, 1975, dans J. Cuoq, p. 74. À propos de cette pépite d'or dont les *mansa* ont hérité, Ibn Khaldūn dit qu'un souverain de Niani la vendit à vil prix à des marchands égyptiens. Ibn Khaldūn, 1975, dans J. Cuoq, pp. 340-347.

Un peu plus d'une génération après son pèlerinage, le *mansa* apparaît, pépite d'or en main, dans le célèbre atlas exécuté à Majorque pour le roi de France Charles V; les Majorquins n'ont pu obtenir ces renseignements que des musulmans. Il est pratiquement établi aujourd'hui qu'en plus des placers connus du Galam, du Bure, du Bambouk, l'or des régions préforestières et forestières (actuelles républiques de Côte-d'Ivoire, du Ghana et du Nigéria) alimentait le commerce du nord à cette époque. On sait que le trafic de l'or malien a été très important au Moyen Âge; mais il serait hasardeux d'avancer des estimations sur les quantités d'or exportées. À considérer les largesses des *mansa* on est en droit de penser que la quantité d'or accumulée était considérable. Au Soudan, l'or était considéré comme un métal « sacré », sinon doté d'une puissance mystérieuse; dans la pensée traditionnelle, seul le roi serait en mesure de maîtriser le « génie » de l'or. La même conception prévalait dans ces régions forestières du Sud, où les chefferies étaient extrêmement riches en or.

### *Le sel et autres marchandises*

Dans le commerce transsaharien comme dans celui d'autres régions africaines dont il sera question, le sel tient une grande place; les différents pouvoirs qui se sont succédé en Afrique occidentale se sont constamment souciés de faire baisser le prix du sel<sup>7</sup>; les services des douanes contrôlaient rigoureusement l'entrée ou la sortie des chargements de sel dans l'empire. Les mines de Taghaza ravitaillaient les marchés du Soudan occidental; les régions du fleuve Sénégal se procuraient du sel gemme à Aouli, mais la diffusion de ce sel ne dépassait guère l'intérieur de la boucle du Niger.

Les taxes sur le sel représentaient une part importante des revenus de la couronne. Au XIV<sup>e</sup> siècle, cette situation n'avait guère changé. Ibn Baṭṭūṭa, qui avait visité Taghaza, nous renseigne avec une grande précision. « Les Sūdān viennent jusqu'ici (Taghaza) pour se ravitailler en sel; la charge est vendue à Iwalatan (Walata) de 8 à 10 mithkāl et, dans la ville de Malli (Niani), de 20 à 30 et parfois 40 mithkāl<sup>8</sup>. »

Le sel sert de monnaie au Soudan, comme l'or et l'argent. On le débite en morceaux pour le commercialiser. Bien que le bourg de Taghaza soit de peu d'importance, il s'y trafique une grande quantité de poudre d'or.

Le sel était très cher au Soudan; le prix était multiplié par quatre à Walata et Niani; probablement, les peuples de la forêt l'achetaient encore plus cher. Le sel gemme débité en petits morceaux servait de « jetons » sur les marchés forains. De même, les noix de cola venant de la forêt servaient de « monnaie » dans les marchés villageois.

On commence à penser que les populations de la région forestière se procuraient du sel par d'autres méthodes, par exemple par brûlage de

7. Voir J. Devisse, 1972, *RHES*, n° 1-3, p. 50 et suiv., p. 61 et suiv.

8. Ibn Baṭṭūṭa, 1975, dans J. Cuoq, pp. 288-290.

plantes salifères. De la côte arrivait aussi du sel, mais en petite quantité<sup>9</sup>. « Le sel fait défaut à l'intérieur des pays du Sūdān; il y a des individus qui usent de ruse et le font parvenir jusqu'à des gens qui échangent un tas de sel contre un tas d'or correspondant<sup>10</sup>. » Cette information de l'auteur arabe n'est pas dénuée de fondement, même s'il y a une part d'exagération; on peut fort bien imaginer les Wangara ou les Hawsa en marchandage avec leurs clients dans les pays de la forêt où ils allaient acheter cola, or et esclaves.

Le cuivre est aussi l'objet d'un grand commerce en Afrique occidentale et dans d'autres régions du continent. Les recherches poursuivies ces dernières années sont en train de banaliser les schémas anciens relatifs au commerce du cuivre en Afrique occidentale<sup>11</sup>. La possession d'une mine de cuivre au XIV<sup>e</sup> siècle revêt toujours une grande importance économique. Le *mansa* du Mali le prouve bien au cours de l'« interview » qu'il accorda aux gens de la cour du Caire; il déclare qu'il a « dans une ville du nom de Tīgida (Takedda) une mine de cuivre rouge, lequel est importé en baguettes à la ville de Niani; on en tire un revenu tout spécial sans égal. Nous expédions en effet ce cuivre au pays du Sūdān païen, où nous le vendons à raison du poids du mithkāl d'or, soit donc cent mithkāl deux tiers d'or<sup>12</sup> ».

C'est là une grande précision, le mithkāl soudanais pesant environ 4,250 g. Si le cuivre était ainsi vendu presque son poids d'or, le Mali devait faire un commerce particulièrement fructueux avec les « populations de la forêt », car c'est d'elles qu'il s'agit quand le *mansa* parle de « Sūdān païen ».

De la relation de voyage d'Ibn Baṭṭūṭa, qui séjourna de longs mois à Niani, on tire l'impression que les villes du Sahel et du Sahara étaient organisées pour servir à la fois de gîtes d'étapes et de centres commerciaux; c'était bien le cas de Taghaza et de Takedda<sup>13</sup>.

Cette ville était un centre commercial du cuivre. Le grand voyageur nous apprend que le cuivre était façonné en barres épaisses et en barres minces. Les premières étaient vendues un mithkāl d'or les 400, et les secondes un mithkāl pour 600 ou 700 barres. Dans la région, les barres de cuivre servaient de monnaie pour acheter du bois et de la viande, du sorgho, du beurre et du blé. Notre voyageur nous dit que, pour les gens de Takedda, « il n'y a pas d'autres occupations en dehors du commerce ». Ils voyagent tous les ans jusqu'en Égypte, ils importent tous les genres de belles étoffes qu'on y trouve et d'autres choses. Les habitants sont dans le

9. Voir O. Dapper, 1686, p. 280.

10. Al-'Umari, dans J. Cuq, 1975, p. 282.

11. Voir *Histoire générale de l'Afrique*, vol. III, chap. 14 (à paraître). On admet aujourd'hui l'ancienneté de la production et des échanges de cuivre, en particulier en zone sahélienne. Rappelons l'importance des découvertes effectuées ces derniers temps dans l'Air concernant l'ancienneté de la production du cuivre et probablement de son commerce. Voir aussi P. Gouletquer, S. Bernus et D. Kleinmann, 1976.

12. Al-'Umari, dans J. Cuq, 1975, p. 282.

13. Ibn Baṭṭūṭa, dans J. Cuq, 1975, p. 295.

bien-être et l'aisance (ils ont un grand nombre d'esclaves des deux sexes). Ils ne vendent que rarement, mais à un prix élevé, les femmes esclaves instruites.

Ibn Baṭṭūṭa put acquérir difficilement *une esclave instruite*; ceux qui en possédaient refusaient de les vendre<sup>14</sup>. La personne qui consentit à la lui vendre eut par la suite tant de regrets qu'elle faillit « mourir de chagrin », écrit notre voyageur. Malheureusement, il ne nous dit point en quoi consistait l'instruction de ces femmes esclaves si recherchées. Il se peut fort bien que ces esclaves fussent recherchées pour leur talent culinaire ou bien leur grande beauté. De Takedda, Ibn Baṭṭūṭa se dirigea vers Le Touat avec une importante caravane comprenant environ six cents esclaves femmes. Cette indication est fort précieuse, elle montre combien d'esclaves une caravane pouvait transférer du Soudan vers le Maghreb et aussi que le trafic d'esclaves était destiné à fournir à l'aristocratie arabo-berbère des domestiques, parfois bien spécialisés dans certaines activités. De même, les souverains soudanais importaient des esclaves surtout du Caire pour constituer leur garde personnelle. Quand le *mansa* trône sur la place publique, « derrière lui se tiennent debout une trentaine de mercenaires [mamlūk] turcs ou autres qu'on lui achète au Caire. L'un d'eux tient en main un parasol de soie, surmonté d'une coupole et d'un oiseau d'or, qui représente un épervier<sup>15</sup> ». De part et d'autre, il s'agissait, pour les souverains et l'aristocratie, de disposer d'un personnel doué et fidèle.

Certains auteurs ont probablement voulu donner une importance excessive au trafic d'esclaves en direction des pays arabes. Pour la période qui nous concerne, ce trafic ne constituait pas une hémorragie; au Soudan, les Arabes étaient intéressés surtout par l'or dont le besoin pour les échanges devint très important autour de la Méditerranée. Raymond Mauny a tenté une estimation en évaluant à 20 000 par an, soit 2 000 000 par siècle, le nombre d'esclaves noirs exportés vers le nord<sup>16</sup>. Le besoin de main-d'œuvre ne se faisait point sentir chez les Arabo-Berbères pour que la demande fût aussi forte. C'est le lieu de rappeler le fameux traité signé entre souverains égyptiens et rois de Nubie et qu'on appelle le *bakt*: celui-ci stipulait que le roi de Nubie devait fournir tous les ans au Caire 442 esclaves qui se répartissaient comme suit: 365 esclaves pour le Trésor public, 40 pour le gouverneur du Caire, 20 pour son délégué à Assouan, 5 pour le juge d'Assouan et 12 pour les douze notaires de la ville. Ce tribut exigé pour le sultan du Caire montre bien que les besoins de la cour n'étaient pas énormes.

Le trafic transsaharien des esclaves, s'il a été permanent du VIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, n'avait jamais dépassé un certain seuil; du reste, pour alimenter ce commerce, les souverains allaient en guerre vers le sud, préférant ne pas prélever dans le stock existant dans leurs États.

14. Ibn Baṭṭūṭa dans J. Cuoq, 1975, p.318. Sur la question du cuivre à Takedda, voir S. Bernus et P. Gouletquer, 1976, pp.7-68.

15. Al-'Umari, dans J. Cuoq, 1975, p.269.

16. R. Mauny, 1961.

Outre l'or, les Arabo-Berbères recherchaient l'ivoire; en Arabie et en Inde, les défenses d'éléphants d'Afrique étaient particulièrement recherchées; en effet, ces défenses, plus tendres, se prêtent mieux à la sculpture que les défenses d'éléphants d'Asie, extrêmement dures<sup>17</sup>. Le Soudan vendait aussi des peaux, du cuir d'oryx et des céréales aux oasis sahariennes.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, quand le Mali était à son apogée, la piste la plus fréquentée était de loin celle qu'avait suivie Ibn Baṭṭūṭa; mais à partir de Tombouctou une autre piste aboutissait à Kairouan, via Ouargala; c'est celle qu'empruntaient souvent les pèlerins maliens.

Dans les villes maghrébines tout comme à Ghadamès et en Égypte, il y avait des dynasties de riches marchands, de véritables « armateurs » qui « affrétaient » les caravanes. On note l'exemple des frères Maḳḳarī de Tlemcen, qui avaient fait une judicieuse division du travail. S'étant placés sous la protection des *mansa* du Mali, ils réussirent à créer un vaste réseau commercial; deux d'entre eux étaient basés à Tlemcen, un à Sidjilmasa et deux autres au Soudan<sup>18</sup>. « Le Tlemcénien expédiait au Saharien les marchandises que celui-ci lui indiquait et le Saharien lui envoyait des peaux, de l'ivoire, de la noix de (cola) et de la poudre d'or. Quant au Sidjilmastien, telle la languette de la balance, il les informait des cours en baisse ou en hausse et leur écrivait sur la situation des commerçants et les événements du pays. Et, ainsi, leurs biens s'accrurent et leur situation s'éleva considérablement. » Les Maḳḳarī formaient une véritable société tlemcénienne détenant une succursale à Sidjilmasa et à Walata. La société avait son réseau d'information, ses agents de liaison. Marchands manden (« mandingues ») et hawsa avaient probablement organisé leurs sociétés et leurs maisons de commerce sur le même modèle dans leurs relations avec des centres commerciaux de la savane et de la forêt<sup>19</sup>.

Probablement, des communautés juives avaient joué un grand rôle dans ce trafic. Les recherches de Lewicki ont montré le rôle précoce des juifs dans Le Touat dès les VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles<sup>20</sup>. Faut-il croire le *Ta'riḳh al-Fāttāsh*, qui signale des agriculteurs juifs dans la région de Tendirma sur le Niger ? Dans tous les cas, les mentions sont nombreuses; au début du XVI<sup>e</sup> siècle, le navigateur portugais Valentim Fernandes<sup>21</sup> parle lui aussi des « juifs » très riches mais opprimés à Walata.

Au XV<sup>e</sup> siècle, avec l'offensive de la Reconquista, les chrétiens prennent pied au Maghreb; plusieurs commerçants italiens sont attirés par le

17. T. Shaw, 1970, t. II, pp. 272-285.

18. Ibn al-Khatib, dans J. Cuoq, 1975, pp. 324-326.

19. Aujourd'hui, le sociologue peut constater, chez les Maninka, les Hal Pulaaren, les Hawsa, les Soninke, l'existence de groupements ou associations familiales. Entre Dakar, Lagos, Bamako, Abidjan, Accra, Kumasi et Kano se répartissent frères et cousins contrôlant le circuit de la cola, des tissus et bien d'autres choses encore.

20. Voir C. de la Roncière, 1925, t. premier, pp. 143-159.

21. V. Fernandes, trad. franç. T. Monod *et al.*, 1951, p. 85; T. Lewicki, 1960, pp. 17-18; C. Monteil, *Hespéris*, vol. XXXVIII, 1951, pp. 265-298.



Soudan dont la richesse en or est passée dans les légendes. Benedetto Dei, voyageur et écrivain florentin, prétend avoir erré jusqu'à Tombouctou en 1469-1470<sup>22</sup>. Mais c'est le Génois Antonio Malfante qui s'est rendu illustre par sa fameuse lettre envoyée du Touat à sa maison de commerce génoise.

Malfante a visité Le Touat et recueilli de précieux renseignements sur le Soudan nigérien et sur Le Touat comme carrefour commercial<sup>23</sup>. C'est par l'Atlantique, cependant, que l'Europe entrera en contact direct avec le Soudan au XV<sup>e</sup> siècle, grâce aux navigateurs portugais.

Ibn *K*haldūn nous dit que, tous les ans, une caravane de 12 000 chameaux partait du Soudan vers l'Égypte<sup>24</sup>; la traversée du Sahara en ligne directe vers l'Égypte était rendue difficile par des tempêtes de sable qui sévissaient sur la diagonale Niger-Nil: d'où la rareté des caravanes partant directement pour l'Égypte. Pour les lignes normales, du Niger vers le Maghreb, en moyenne les caravanes comptaient 1 000 chameaux.

#### *Diffusion des idées et des techniques*

Grâce au commerce transsaharien, nombreux furent les Arabo-Berbères qui vinrent se fixer à Walata, Niani, Tombouctou, Gao, etc.; la plupart de ces villes avaient un quartier arabe<sup>25</sup>, des unions s'étaient faites, créant des liens de parenté que les généalogistes du Soudan se plaisent à démêler.

Les historiens discutent du point de savoir si le contact avec les Arabo-Berbères a introduit la filiation patrilinéaire au Soudan. Au temps du Ghana, la succession au trône se faisait de façon collatérale, et non en ligne directe. L'héritier était toujours le neveu du roi (le fils de sa sœur). Le Mali s'accommoda difficilement, au XIV<sup>e</sup> siècle, de la succession en ligne directe (de père en fils)<sup>26</sup>. L'influence musulmane n'a pas été déterminante dans ce cas précis. Si l'on se réfère aux régions forestières du Sud, on trouve les deux types de filiation et il est difficile de parler d'influence de l'islam au Congo à cette époque.

L'islamisation de l'Afrique noire pour cette période ne s'est pas faite par la violence. Elle a eu lieu, pacifiquement, par l'action des marchands arabo-berbères, des Wangara et des Hawsa. À part l'épisode guerrier des Almoravides, il y a eu peu de guerres faites pour répandre l'islam. Cette religion a pris en considération de nombreuses pratiques anciennes des sociétés traditionnelles, et, pourtant, Ibn Baṭṭūṭa est frappé d'admiration devant la piété des musulmans noirs, par leur assiduité à la prière et leur fidélité à la pratiquer en groupe, obligeant même leurs enfants à suivre leur exemple... Les Wangara, toujours sur les pistes allant de village en village, ont construit

22. C. de la Roncière, 1925, t. premier, pp. 143-159.

23. *Idem*.

24. Ibn *K*haldūn, dans J. Cuoq, 1975, p. 349.

25. Ibn Baṭṭūṭa, dans J. Cuoq, 1975, pp. 312-323.

26. Voir chap. 6.

des mosquées dans certains centres commerciaux jalonnant la route de la cola; grâce à la tolérance traditionnelle des Noirs, ils pouvaient faire leurs prières même dans les villages païens.

À la ville, la langue arabe devint la langue des lettrés et des gens de cour; selon Al-<sup>c</sup>Umari, Mansa Mūsā I<sup>er</sup> parlait correctement l'arabe; il peut être considéré comme l'introducteur de la culture musulmane au Mali<sup>27</sup>. Une littérature africaine d'expression arabe naît, mais c'est au XVI<sup>e</sup> siècle qu'elle s'épanouit dans la boucle du Niger au temps des Askia. Sur le plan universitaire, les échanges seront constants du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle entre les villes du Soudan et celles du Maghreb. Mais, au XIV<sup>e</sup> siècle, le Caire exercera un réel attrait sur les Soudanais; située sur la route du pèlerinage, cette ville comptera un grand nombre de Noirs<sup>28</sup>.

Les souverains du Soudan étaient entourés de juristes, de conseillers arabes qui étaient, pour la plupart, de rite mālikite. Cependant au XIV<sup>e</sup> siècle, Ibn Baṭṭūṭa signale dans le Diafounou, au Mali, l'existence de khāridjites blancs<sup>29</sup>.

Le rôle culturel et économique des musulmans a été remarquable au sud du Sahara; Mansa Mūsā I<sup>er</sup>, en revenant du pèlerinage, comptait dans son cortège des lettrés et un architecte. Il se fit construire par ce dernier la célèbre salle d'audience où Ibn Baṭṭūṭa fut reçu en 1353 par Mansa Sulaymān, son frère et successeur<sup>30</sup>.

## Les relations entre le Tchad et la Méditerranée

L'historiographie a particulièrement privilégié le Soudan occidental dans les relations entre l'Afrique au sud du Sahara et la Méditerranée. Cela est dû au fait que les sources sont nombreuses sur cette partie du continent. De nombreux voyageurs arabes, dont Ibn Ḥawḳāl et Ibn Baṭṭūṭa, se sont rendus au Soudan en empruntant les pistes occidentales.

Cependant, le Soudan central et les pays du bassin du lac Tchad, ont entretenu, eux aussi, des relations très suivies avec le Maghreb, la Libye et l'Égypte. Pendant la période concernée, cette région a abrité de vastes ensembles politiques, tel le royaume du Kanem-Bornu; entre le lac Tchad et le fleuve Niger, les riches cités hawsa animaient un commerce florissant<sup>31</sup>.

27. Il semble que c'est sous le règne de Mansa Mūsā I<sup>er</sup> que commença le clivage qui aboutit à séparer Maninka et Bambara. Ayant refusé d'embrasser l'islam, ces derniers créèrent l'association secrète du « *komo* » en réaction à la politique impériale. Les Bambara (Ban-ma-na) sont « ceux qui ont rejeté les *mansa* ».

28. Ibn Khaldūn, dans J. Cuoq, 1975. (Ibn Khaldūn, le célèbre historien arabe, s'informait généralement auprès d'un lettré malien résidant au Caire.)

29. Ibn Baṭṭūṭa, dans J. Cuoq, 1975, p. 311.

30. Ibn Khaldūn, dans J. Cuoq, 1975, pp. 347-348.

31. Voir chap. 10 et 11.

Le royaume du Kanem au XIV<sup>e</sup> siècle s'étendait jusqu'au Fezzan au nord et jusqu'au Wadaï à l'est. Les souverains du Kanem pratiquaient une politique d'ouverture vers le nord, envoyant aux souverains des ambassades avec de riches cadeaux<sup>32</sup>.

Plusieurs routes principales partaient du Tchad vers le nord : la route Kanem-Égypte, piste qui reliait le lac Tchad au Fezzan après avoir traversé le Kowar et ses salines ; après Zawila, dans le Fezzan, elle joignait les oasis libyennes (Sokna) pour atteindre Le Caire en longeant de loin la côte. Une seconde piste, partant du lac, qui passait par Bilma puis s'orientait vers l'est pour traverser le Tibesti, où l'on exploitait au XV<sup>e</sup> siècle des pierres précieuses. Elle atteignait Assouan puis Le Caire. Une troisième piste qui, du Kanem, gagnait Ghat et Ghadamès d'où une branche s'orientait vers Tunis et l'autre vers Tripoli.

Ces pistes n'ont pas été moins fréquentées que les pistes occidentales ; mais c'est aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, avec l'essor des cités hawsa et du Bornou, qu'elles connurent leur plus grande animation. Cependant, des groupes d'Arabes s'étant établis au Darfour pour se livrer à l'esclavagisme, les relations commerciales se détériorèrent.

Dans ces régions, entre le Niger et le Tchad, et autour du lac Tchad, les principales richesses d'exportation étaient le cuir, les esclaves, les défenses d'éléphants. Les Hawsa furent les animateurs du commerce au Soudan central ; ils ont joué le rôle d'intermédiaire entre la savane et la forêt, tout comme les Manden à l'ouest. Il n'est pas exclu que les Hawsa aient entretenu très tôt des relations commerciales avec les royaumes et cités du delta du Niger : Oyo, Ife, Bénin, voire Igbo Ukwu ; de plus en plus, les chercheurs pensent qu'une bonne partie du cuivre utilisé à Ife comme à Igbo Ukwu venait du Sahel (Takedda). Thurstan Shaw, qui a fait les premières fouilles d'Igbo Ukwu, soutient l'hypothèse d'un commerce intense entre le delta et la savane<sup>33</sup>. Les Hawsa, dans tous les cas, sont impliqués dans le commerce à longue distance de ces régions. Zaria, la cité la plus méridionale, était la tête de pont vers les régions forestières.

## La savane et la forêt

Il n'y a pas encore longtemps, on présentait la forêt comme un milieu hostile à tout établissement humain ; la forêt équatoriale, particulièrement dense, a été présentée comme une barrière, tout comme le Sahara, sinon plus hostile encore. Aujourd'hui, on sait que la forêt n'a arrêté ni les peuples en migration ni les idées et les techniques.

32. En 1391, Mai Abū 'Amr Uthman ben Idris, sultan du Bornou, entretenait une correspondance avec le sultan Barkūk. Voir chap. 10.

33. T. Shaw, 1970, pp. 279-284 ; 1973, *WAJA*, pp. 233-238. Le grand nombre d'objets de cuivre d'Igbo Ukwu pose un problème quand on sait qu'il n'y a pas de gisement de cuivre dans les environs ; la mine la plus proche est celle de Takedda.

*L'Afrique occidentale*

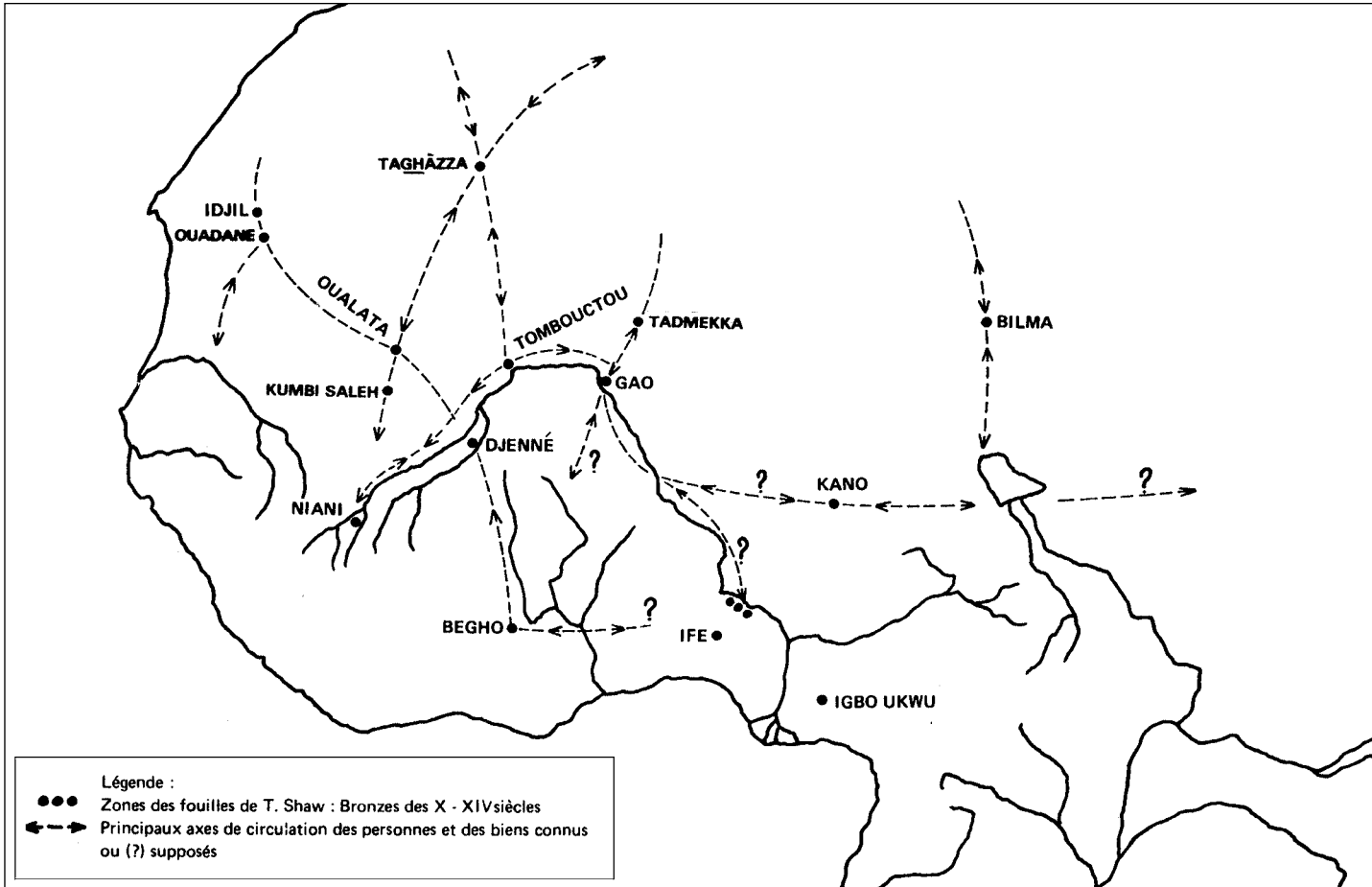
Des géographes arabes, dont Ibn Saʿīd et Ibn Khaldūn, pensaient qu'au sud de la savane commençait le domaine du désert<sup>34</sup>. Les peuples de la savane qui auraient pu renseigner les Arabes ont préféré garder le silence sur cette région d'où venait une bonne quantité de l'or commercialisé dans les villes soudanaises. Mansa Mūsā I<sup>er</sup> laissa clairement entendre au Caire qu'il tirait un grand profit du cuivre qu'il exploitait. Le cuivre du Mali était échangé dans les régions forestières contre l'or, l'ivoire, la cola et aussi des esclaves. Ce commerce entre les empires soudanais et la forêt méridionale commence à faire l'objet de recherches très sérieuses. Des pistes commerciales ont traversé la forêt en tous sens; les recherches archéologiques, la linguistique et les études anthropologiques montrent de plus en plus que la savane et la forêt, dans le passé, ont été complémentaires; les peuples de la forêt désignent les Manden sous le vocable de Jula (Côte-d'Ivoire) ou de Wangara (Ghana), l'un et l'autre voulant dire commerçant. Les routes de la cola sont jalonnées par des villages partiellement ou entièrement peuplés de Jula ou de Hawsa. Il est fort probable que, dès avant le XIV<sup>e</sup> siècle, les Manden avaient établi le contact avec les peuples de la forêt. Les royaumes de Kong, Begho, situés dans la savane boisée, sont les avant-postes des marchés de la cola et de l'or des régions forestières<sup>35</sup>. La forêt est discontinue sur le golfe de Guinée; dans les républiques du Ghana et du Nigéria, de larges clairières sont ouvertes depuis le nord jusqu'à l'océan Atlantique; aussi, dans cette zone, le contact avec le Soudan a-t-il été plus facile et plus constant. Les commerçants hawsa et wangara avaient atteint, dès cette époque, le pays asante et le pays yoruba en passant par le Bono Manso.

Nous ne pouvons, ici non plus, quantifier les marchandises venant des savanes, pas plus que celles envoyées par la forêt vers le Soudan. Toujours est-il que, jusqu'à une date relativement récente, Manden et Hawsa vendaient, dans les foires des villages de la forêt, des perles, du sel, de l'ambre, des bassines de cuivre, du poisson fumé ou séché de Djenné et de Mopti.

La forêt ouest-africaine n'est pas la forêt dense, elle se laisse plus facilement pénétrer; les Wangara la parcouraient avec leurs caravanes d'ânes. Mais le plus souvent les Wangara et les Hawsa étaient établis dans de gros villages à la lisière de la forêt; il y avait entre eux et le Sud profond des peuples intermédiaires qui avaient le monopole du trafic de la cola.

34. Ibn Khaldūn, trad. franc, V. Monteil, 1967-1968.

35. Selon des traditions orales, la ville de Kong daterait de l'époque de Sunjata. Mais les fouilles archéologiques en cours dans le site n'ont pas confirmé cette assertion. Les recherches entreprises ensemble par l'Université d'Abidjan et celle d'Accra sur les populations communes aux deux États révèlent l'ancienneté des relations savane-forêt; les travaux de T. Shaw vont dans le même sens; ce spécialiste des bronzes d'Igbo Ukwu pense que le trafic du cuivre entre la savane et la forêt pourrait remonter au IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle. Voir T. Shaw, 1970, pp.268-270.



*Circulation des hommes et des techniques en Afrique de l'Ouest (carte J. Devisse).*

Ce fruit a joué et continue de jouer un grand rôle dans la vie sociale ouest-africaine. On trouve la cola jusqu'au Congo, où l'a signalée Pigafetta. Ce commerce mettait en mouvement plusieurs groupes ethniques. Mais si, pour notre période, son mécanisme nous échappe, la situation décrite par Zunon Gnobo est assez suggestive; le pays de la cola était divisé en secteurs selon la qualité du fruit. «Au nord la savane boisée, pauvre en cola, au sud les secteurs du Gbalo, Bogube, Yokolo, Nekedi, Ndri, réputés pour la qualité de leur cola. Il était le point de convergence des circuits nord-sud et des circuits intérieurs bété. L'écran gouro empêchait les relations directes entre les Dioula et les Zébouo. Ces commerçants maninka n'atteignaient que les marchés gouro où ils s'approvisionnaient en cola du Sud. Les fournisseurs gouro descendaient rencontrer les femmes zébouo... Celles-ci allaient collecter la cola dans les ethnies méridionales bété et gouro<sup>36</sup>. »

Dans tous les cas, nous sommes en présence d'un commerce très ancien entre la savane et la forêt; les Manden étaient plus intéressés par l'or que par la cola; c'est la recherche de cette marchandise qui les amena à créer dans la savane boisée des gîtes d'étape qui deviendront plus tard de grands centres commerciaux<sup>37</sup>.

L'or était abondant dans les régions du Sud; progressivement, la recherche nous fait découvrir le circuit de l'or dans ces régions<sup>38</sup>.

Ainsi, la forêt n'a pas été une barrière, mais elle a joué le rôle de filtre que des courants économiques, des idées et des techniques ont emprunté. On s'aperçoit aussi, grâce à l'étude des traditions orales, que beaucoup de peuples de la forêt ont leurs origines dans la savane; les courants d'échanges remontent à une très haute Antiquité. Signalons que, sur le plan de la pharmacopée comme dans l'art ésotérique du langage tambouriné, beaucoup de peuples de la savane reconnaissent à ceux de la forêt une supériorité, sinon une connaissance très approfondie.

Dans sa partie septentrionale, la forêt tropicale a souvent été entamée par les agriculteurs; elle a aussi reculé sur plusieurs fronts dans les républiques de Guinée, de Côte-d'Ivoire, du Libéria et du Ghana. Dans la République du Nigéria, de larges voies de communication partant du Nupe, arrivaient au delta où, en plusieurs endroits par des défrichements, les populations avaient ouvert des clairières où s'épanouissaient les cités yoruba.

36. J. Zunon Gnobo, 1976, p. 79.

37. Située au nord-ouest de l'actuelle République du Ghana, Begho était, dès le XIV<sup>e</sup> siècle, une plaque tournante commerciale à la lisière de la forêt. Elle était reliée à Djenné et au haut fleuve dès le XII<sup>e</sup> siècle. Une importante colonie maninka y vivait. Il y avait aussi des marchands hawsa.

38. Pour le moment, les informations que nous avons sont d'époques tardives; chez les Akan comme chez les Baoulé, les royaumes ne remontent guère au-delà du XVII<sup>e</sup> siècle.

## L'Afrique orientale et centrale

De nombreuses questions demeurent aujourd'hui posées à la recherche. On se demande, par exemple, comment étaient collectés les produits qu'exportaient les zones côtières vers le monde musulman et l'Asie, quelle était, pendant ces siècles, l'organisation du commerce de l'ivoire, de celui des peaux d'animaux sauvages, dont on connaît l'importance pour les siècles plus reculés et pour les suivants, mais dont on sait peu de chose encore pour la période étudiée ici. Des réseaux cohérents de transport de ces produits existaient-ils, par quels intermédiaires passaient-ils, quels produits, en retour, gagnaient l'intérieur du continent depuis la côte orientale? Compte tenu des comparaisons que l'on peut établir avec l'Afrique occidentale, où de telles importations sont attestées, on peut se demander quelle part des importations de tissus réalisées par les comptoirs de la côte était redistribuée vers l'intérieur<sup>39</sup>.

On peut aussi chercher à savoir quelle était la quantité de cauris débarqués annuellement sur la côte et leur destination<sup>40</sup>. On a trouvé jusqu'à présent, en dehors de Zimbabwe, très peu de traces des produits de luxe débarqués dans les ports de l'océan Indien; cette carence signifie-t-elle qu'aucun n'a été vendu ou donné aux populations de l'intérieur ou que les recherches n'ont pu, jusqu'à présent, nous permettre de retrouver les traces de ces produits?

Du moins, pour l'intérieur, de l'Éthiopie au Zambèze, certains courants commerciaux apparaissent-ils désormais avec netteté. C'était, par exemple, le cas pour le commerce du sel. On a vu plus haut l'importance de divers types de salines dans le cas du commerce transsaharien. D'Idjil à Bilma, de Taoudéni à l'Aïr<sup>41</sup> tous les types de production concourent au ravitaillement en sel de l'Afrique. Au-delà de ces exemples bien étudiés et célèbres, combien de points d'exploitation du sel, par collecte des efflorescences superficielles ou par l'exploitation de petites *sebkha*, n'ont-ils pas joué un rôle plus obscur et plus permanent encore? Le sel de Dankali comptait, dès les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne, parmi les exportations axoumites<sup>42</sup>; il est fort improbable qu'il n'en ait plus été ainsi durant les siècles suivants. Même si la production de ce sel n'a probablement jamais atteint de forts tonnages<sup>43</sup>, il est plus que vraisemblable que ce produit était distribué dans les régions proches au moins, durant les siècles qui nous occupent ici.

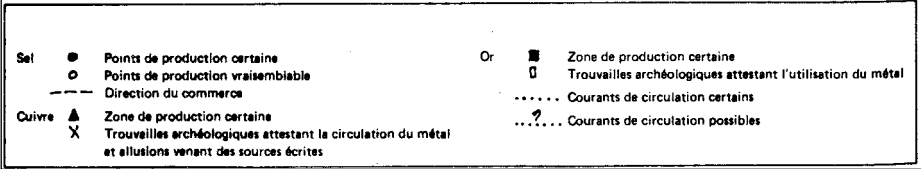
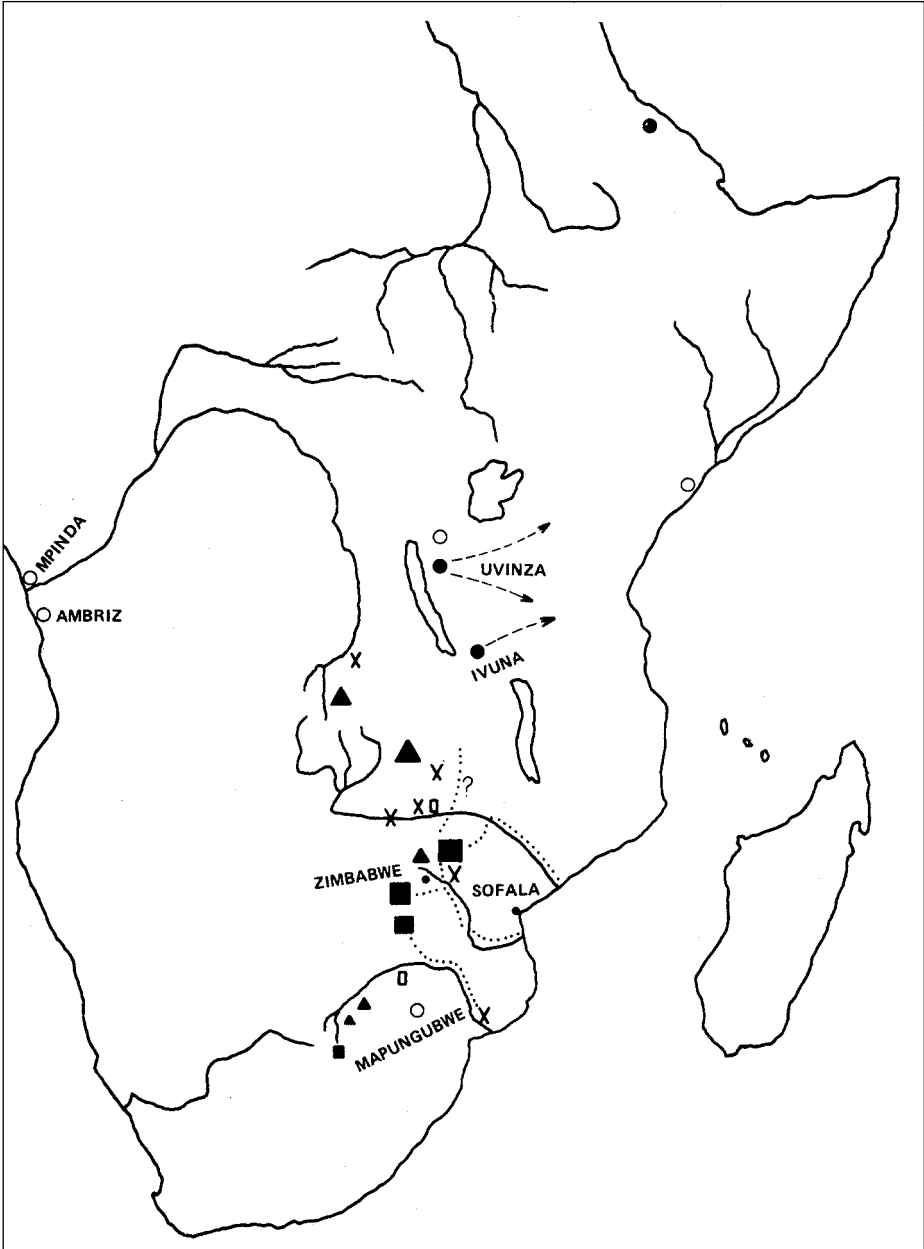
39. Voir P. Vérin, 1975, p. 77.

40. Des traces archéologiques de cette pénétration ont jusqu'à présent été retrouvées en Zambie et au Zaïre méridional.

41. Sur le sel de l'Aïr, voir S. Bernus et P. Gouletquer, 1976, pp. 53-65; S. Bernus, P. Gouletquer et D. Kleinmann, 1976; H. J. Hugot et M. Bruggmann, 1976, pp. 129 et suiv.

42. G. Gerster (dir. publ.), 1974, pp. 197-210.

43. Cette production n'était estimée qu'à dix tonnes par an pour les années 1964 à 1966; voir M. Wolde-Mariam, 1970.



*Afrique centrale, orientale et méridionale, XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle.  
Productions qui alimentaient un commerce à plus ou moins grande distance (carte J. Dévise).*



De même conviendrait-il d'étudier les formes anciennes — très probables — d'exploitation du sel sur la côte sud de la Somalie et au nord du Kenya, jusqu'à l'île de Paté: là se trouvent, d'après Grottanelli<sup>44</sup>, de nombreux dépôts de sel d'origine marine dont l'exploitation par collecte était assurée par les femmes et les enfants, mais aussi des dépôts de sel gemme en grande quantité, qui paraissent avoir été l'objet d'un commerce.

Les sources écrites mentionnent rarement de tels faits, essentiels cependant. Lorsque par hasard elles le font, on n'en tire presque aucun parti: Vasco de Gama, dans le récit de son premier voyage, explique, par exemple, que les Africains avec qui ses hommes sont entrés en contact au sud du continent transportaient desalebasses d'eau de mer pour obtenir du sel par évaporation; bien des indices montrent que, très anciennement, de telles méthodes de production du sel existaient sur la côte atlantique, au moins depuis le golfe de Guinée; mais aucune étude systématique ne vient étayer l'indice, daté, que fournit Vasco de Gama. De même, lorsque dans le même passage, celui-ci explique que les hommes portent des sagaies de fer et des poignards à manches d'ivoire, ces informations de très grande signification pour l'histoire du transport du fer et de l'ivoire ne sont jamais exploitées. Du moins voici un cas, très typique, où le recours aux traditions orales relatives aux échanges commerciaux nous paraît indispensable. En effet, les traditions orales permettent, souvent, un bond en arrière de plusieurs siècles.

Nous sommes mieux renseignés sur l'exploitation des salines situées au sud de l'actuelle République de Tanzanie<sup>45</sup>. Encore exploitées aujourd'hui, les sources salées d'Uvinza, au sud-est du pays, s'étendent sur plus de quinze kilomètres. Les premiers travaux des archéologues ont montré qu'une grande activité de préparation et de commercialisation du sel a existé, à Uvinza, avant 1500; on a retrouvé les récipients dans lesquels l'évaporation était assurée par ébullition pour produire le sel. Les datations au C14 (carbone 14) ont permis d'affirmer que l'exploitation a commencé vers le V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne et qu'elle a été continue. Pour Ivunā, situé dans la même région, l'exploitation est aussi certaine aux XIII<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Les chercheurs sont unanimes à penser que ce sel était exporté dans des régions éloignées et qu'il a probablement fourni matière à un commerce régulier. Des recherches comparables devraient être entreprises plus au nord sur les salines de moindre importance — à Saja, à deux cent trente kilomètres au nord d'Ivunā; en Ouganda, à Kabiro; et aussi en Zambie, pour les sources salées de Bazanga, dont l'exploitation semble ancienne. Très récemment, une expérience extrêmement intéressante a été réalisée au Burundi, dans la région du Kumozo<sup>46</sup>: à partir de plantes halophiles bien connues des détenteurs de traditions, du sel végétal a été fabriqué d'après les techniques que les détenteurs de la tradition orale gardent en mémoire. Il paraît tout à fait raisonnable de penser

44. V. L. Grottanelli, 1965, p. 92.

45. B. M. Fagan et J. E. Yellen, 1968; J. E. G. Sutton et A. D. Roberts, 1968.

46. L. Nduricimpa *et al.*, 1981.

que, pour plusieurs régions de l'Afrique orientale, cette production de sel végétal, interdite par les colonisateurs européens, a longtemps constitué un appoint important en sodium.

Dans le royaume du Kongo, le sel relevait du monopole royal. Il conviendrait de travailler sur les salines de Mpinda, près de l'estuaire du Zaïre, et d'Ambriz, au nord de l'Angola.

Avec les progrès de la recherche, on saura quels échanges à distance moyenne ou longue, en dehors des dons et échanges locaux, ont assuré, dans l'Afrique orientale, la circulation des précieux bovins. Il serait intéressant d'entreprendre des recherches dans ces régions au sujet de la circulation des pierres précieuses qui étaient l'objet d'un commerce florissant<sup>47</sup>.

De même, bien sûr, conviendrait-il de s'interroger sur les « monnaies » de tout type qui ont pu faciliter les échanges que l'on devine, dès maintenant, intenses et larges; l'exemple des coquillages, dont la production au Kongo relevait du monopole royal à l'arrivée des Portugais, n'est probablement pas unique.

La forêt, longtemps réputée impénétrable et présentant un obstacle infranchissable, n'a pas gêné les relations entre les savanes du Nord et celles du Sud; d'autant moins que de larges brèches y ont été opérées par les transformations climatiques et le travail des hommes.

En étudiant les cloches, l'un des attributs des rois de la savane, Jan Vansina a montré que celles-ci ont traversé la forêt équatoriale du nord au sud. Ainsi, on trouve des cloches à Ife et, beaucoup plus tard, après 1400, à Zimbabwe<sup>48</sup>. C'est avec ces cloches que les spécialistes des transmissions reproduisaient les tons du langage parlé. D'autres recherches ont montré que les couteaux de jet ont été transmis aux populations du Sud depuis le Nord à travers la grande forêt équatoriale. Ainsi, les techniques, les objets et les idées ont pu franchir la forêt dans le sens nord-sud et sud-nord. Les migrations de peuples ont eu lieu dans tous les sens sans que la forêt arrête ces mouvements.

De toute façon, dans les régions de grande forêt, les rivières ont constitué des axes de circulation permanente; même si chacun de leurs grands biefs ont été contrôlés par des groupes ethniques cohérents et dominateurs, ces chemins d'eau ont contribué pour une bonne part, grâce aux pêcheurs, à la diffusion des techniques et des idées.

Du côté de l'Atlantique, depuis l'embouchure du fleuve Congo/Zaïre jusqu'en Angola, les populations côtières ont pratiqué le cabotage; les spécialistes pensent que certaines influences ont emprunté la voie maritime: ainsi, selon Jan Vansina, les statuettes polychromes qu'on trouve dans une aire allant du Nigéria à l'Angola témoignent d'une diffusion des techniques par mer. On ne peut exclure l'idée que dans le passé ces relations maritimes aient été plus intenses qu'on ne l'imagine aujourd'hui. On ne peut que déplorer que, en face de tant de discours sur l'économie et la société anciennes de

47. Un exemple de recherche, pour l'Afrique occidentale est dans T. Lewicki, *AB*, 1968. Autre exemple de l'importance de la parure comme moteur d'un commerce: P. Vérin, 1975, p. 73.

48. Voir chap. 22 du présent ouvrage.

l'Afrique, si peu de travaux concertés aient été, jusqu'à présent, consacrés à rechercher — et les preuves existent désormais qu'à chaque recherche correspondent d'importants résultats — les formes, les techniques, la valeur des productions anciennes et de leur commercialisation. Que de préjugés relatifs à l'«immobilité» des sociétés africaines face au développement et à l'innovation tomberaient si, au lieu de prendre comme référence d'étude les siècles de contacts avec les Européens, où l'Afrique est écrasée par les conséquences socio-économiques de la traite négrière, on songeait à explorer très sérieusement la période dont il s'agit ici, et pour laquelle, paradoxalement, nous ne connaissons très sérieusement ni les structures politiques ni les formes de la vie économique et sociale ! Le champ ouvert aux chercheurs est, dans ce domaine, immense mais aujourd'hui à peu près désert en dehors du groupe restreint des archéologues.

Pourtant, c'est cette Afrique-là qu'il faudrait connaître à travers ses structures sociopolitiques pour fonder une société nouvelle et profondément enracinée dans ses valeurs de civilisation.

## Le cuivre et l'or, bases des échanges au sud du continent

On sait aujourd'hui avec certitude que l'exploitation du cuivre, dans plusieurs régions de l'Afrique méridionale, a commencé durant les premiers siècles de l'ère chrétienne<sup>49</sup>. Les principaux points d'extraction se situent au Shaba, dans le nord-ouest de l'actuelle République de Zambie, sur le plateau central du Zimbabwe et, à un moindre degré, sur le haut Limpopo. Les trouvailles archéologiques et les datations obtenues ces dernières années ne laissent aucun doute sur la commercialisation à longue distance des longues barres ou des croisettes de cuivre ou d'alliages cuivreux.

Le premier nom qu'ont donné les Portugais au Limpopo lorsqu'ils ont commencé à le découvrir était celui de « rivière du cuivre » : le besoin qu'ils avaient de trouver à tout prix des mines de cuivre pour se libérer de la pesante dépendance des producteurs européens de ce métal, l'importance quantitative de leurs exportations de cuivre dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle vers l'Afrique, où ce métal était très demandé, expliquent assez l'attrait que pouvait exercer sur eux la perspective de trouver du minerai en Afrique méridionale.

Le cuivre aussi était, depuis très longtemps – et les témoignages abondent à ce sujet – un métal très apprécié des Africains<sup>50</sup>. D'abord pour

49. Voir vol. II, chap. 25, pp. 678-688 et chap. 27, pp. 744 et suiv. ; vol. III, chap. 23 (à paraître), et chap. 22 du présent volume.

50. Dès le IX<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, le cuivre ouvragé a constitué un élément important du commerce musulman vers le monde noir.

la parure: très tôt, *L'abrégé des merveilles*<sup>51</sup> signale que les femmes des Noirs portent « à leurs poignets et aux oreilles... des anneaux de cuivre » et qu'elles parent leurs cheveux « d'anneaux de cuivre et de coquillages »; sans doute aussi faut-il penser à des bijoux de cuivre lorsque Ibn Baṭṭūṭa<sup>52</sup> écrit, à propos des païens qui viennent parfois à la cour du *mansa*, qu'ils portent de « grandes boucles d'un demi-empan d'ouverture ». L'abondant emploi du cuivre et de ses alliages comme insignes des dignités politiques dans de nombreuses régions du continent est probablement ancien, lui aussi. À eux seuls, ces faits étayaient notre certitude qu'il existait un commerce à longue distance de ce métal « semi-précieux<sup>53</sup> ». Et l'on ne peut écarter l'idée que les croisettes de cuivre ont pu jouer, en Afrique méridionale, le rôle de monnaie que remplissaient probablement les petites barres de cuivre produites à Takedda et dont parle Ibn Baṭṭūṭa<sup>54</sup>.

Au sud de la forêt équatoriale, dans la savane boisée, les richesses minières du Shaba ont probablement attiré de nombreuses populations; sans doute, à partir de là, s'est développée la technique du travail des métaux ferreux et non ferreux. Par conséquent, un commerce à longue distance y a pris essor. Les royaumes luba et l'empire lunda se sont développés dans cette aire du Shaba, avant 1500. Les travaux sur les langues, sur les migrations de populations, l'analyse des mythes d'origine et du système de parenté<sup>55</sup> nous permettent déjà d'appréhender les problèmes socioculturels de la région. Il apparaît de plus en plus nettement que les hommes ont circulé en tous sens aussi bien dans la forêt que dans la savane.

Il apparaît aussi, à la lumière de ces recherches, que le Shaba a été un pôle culturel d'où sont partis de vastes courants d'échanges; l'influence luba se fit sentir jusque dans les provinces du Zambèze<sup>56</sup>.

Dès le X<sup>e</sup> siècle, Al-Mās'ūdi parle en ces termes de la place que tient l'or dans le sud de l'Afrique: « Les limites de la mer de Zanguebar se situent au pays de Sofala et d'Al-Wāqwāq, contrée qui produit l'or en abondance<sup>57</sup>. » Ce texte suffit à prouver que, dès le X<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, les musulmans connaissaient l'or du sud du continent, qui était déjà exploité et probablement déjà exporté.

Une fois encore, l'archéologie confirme et éclaire les sources écrites. Si l'on peut discuter les interprétations qu'en a tirées l'auteur, il est difficile de contester la qualité des informations de base, quantitatives et chrono-

51. I. ben Wasīf Sāh (s. d.).

52. J. Cuoq, 1975, p. 313.

53. Exemple de découverte du cuivre dans des sépultures, sous forme de parure: J. O. Vogel, 1971, p. 99.

54. J. Cuoq, 1975, p. 718.

55. Voir chap. 22 du présent ouvrage.

56. A. Wilson, 1976. Bien des auteurs continuent à considérer les traditions orales de ces régions (pays luba-lunda) comme des développements littéraires ou des amplifications légendaires pour légitimer une situation de fait du XIV<sup>e</sup> siècle. Il serait plus juste de procéder à une analyse approfondie.

57. Al-Mas'ūdi, trad. franç. C. Pellat, 1965, vol. II, pp. 322-323.

logiques, qu'apporte Summers sur l'exploitation de l'or du plateau des Shona<sup>58</sup>. L'examen systématique des vestiges d'exploitation, les sondages et les datations ont permis à l'auteur d'établir des cartes précises. L'exploitation semble bien avoir débuté vers le VII<sup>e</sup> siècle, au sud immédiat du Zambèze, dans la vallée de la Mazoe, et avoir gagné entre le IX<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle, l'ensemble du plateau, pour atteindre la zone du Limpopo au XV<sup>e</sup> siècle seulement. L'essentiel des exportations vers la côte, selon Summers, avait lieu par l'intermédiaire de la vallée du Sabi, en direction de Sofala; mais les deux autres axes de ce trafic passaient par le Zambèze et le Limpopo. Randies, qui a largement suivi les conclusions de Summers, pense, avec plusieurs autres historiens d'ailleurs, que la prospérité de Zimbabwe, aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, s'explique par la canalisation du trafic vers le Sabi, entre les mains d'une minorité de riches et que les transformations profondes que pouvait avoir subies la navigation sur le Sabi après le XV<sup>e</sup> siècle expliqueraient la décadence du trafic par Zimbabwe et l'affaiblissement de Sofala<sup>59</sup>.

Il ne convient donc pas de lier exclusivement, comme on le fait trop souvent, l'exploitation et le commerce de l'or au sort de la seule ville de Zimbabwe: comme en Afrique de l'Ouest, d'ailleurs, où les rivalités pour le contrôle de la production et de l'exportation de l'or éclairent plus d'un point de l'histoire entre le X<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, il est vraisemblable que l'or du Sud a gagné, par des voies multiples, les points où l'achetaient les musulmans malgré les grands efforts des maîtres de Zimbabwe, en particulier aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, pour tenter de s'en assurer le monopole.

Quoi qu'il en soit, et même si l'on reçoit avec réserve l'évaluation que donne Summers de la production de l'or qu'il estime à neuf ou dix tonnes annuelles environ dès le XI<sup>e</sup> siècle, il faut admettre que l'or du Sud a certainement gagné le Nord plus tôt que ne l'estiment en général des historiens trop exclusivement attentifs au sort de Kilwa et au monnayage du métal précieux. Et cet or a probablement joué, dès le XI<sup>e</sup> siècle, un rôle important dans le commerce africain.

Le cabotage musulman jusqu'à Sofala existait dès cette époque; il n'a été interrompu qu'après l'arrivée des Portugais, même lorsque les rivalités entre cités côtières le rendaient, peut-être, plus difficile. Et ce cabotage, qui aboutissait à Aden, était à la fois générateur de courants d'exportation de produits de l'intérieur de l'Afrique vers les mondes musulman, indien et chinois, et créateur de chantiers de constructions navales, dont, aujourd'hui, nous ne savons pratiquement rien.

Si l'on peut discuter, pour le XI<sup>e</sup> siècle, de l'ampleur prise par ce commerce de l'or, personne ne met en doute son importance du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. Et les quantifications recoupées permettent réellement, pour ces siècles, de penser qu'au moment où les Portugais arrivèrent à Sofala, plusieurs milliers de tonnes d'or portaient, chaque année, du sud vers le

58. R. Summers, 1969.

59. W. G. L. Randies, 1975, pp. 14 et suiv.

nord. Les fouilles du quartier fortifié de Zimbabwe, si malencontreusement dénommé l'« Acropole », ont permis de retrouver des lieux de fonte du métal précieux: il est vraisemblable qu'il subissait un affinage avant exportation.

L'or a donc, dans la circulation des marchandises exportées du plateau des Shona et dans celle des produits vendus en échange à l'aristocratie qui dominait Zimbabwe, une place déterminante aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

Cependant, la plupart des historiens s'accordent aujourd'hui pour considérer que l'or n'est point à l'origine de la fortune de Zimbabwe et qu'il convient probablement bien davantage de penser à un essor considérable de l'élevage, sur le plateau herbeux et non infesté de mouches tsé-tsé, une grande sécheresse des années 1200 ayant contribué à faire affluer les pasteurs sur le plateau le plus hospitalier. Rois sacrificateurs de peuples éleveurs, les maîtres de Zimbabwe auraient d'abord construit leur pouvoir et leur fortune sur le bétail, un siècle ou deux avant de les accroître considérablement par le plus large contrôle possible du trafic de l'or. À moins qu'il ne faille, selon une distinction assez ancienne mais parfois encore retenue, séparer « mineurs », « éleveurs » et « bâtisseurs »; les premiers auraient exploité l'or, le cuivre et d'autres métaux dès avant 1100; les seconds seraient les auteurs des fameuses constructions en pierre au Zimbabwe. On ignore leur ethnie et leur langue; cependant, rien n'empêche de croire que ces « bâtisseurs » et ces « mineurs » sont les ancêtres directs des populations qui vivent sur le plateau de Zimbabwe, à savoir les Sotho et les Shona<sup>60</sup>.

Nous sommes malheureusement encore insuffisamment informés sur toutes ces questions. L'existence de l'État raciste d'Afrique du Sud a bloqué la recherche, mais avec l'accession de la République du Zimbabwe à l'indépendance s'ouvrent de meilleures perspectives.

On connaît très bien la préhistoire de ces régions grâce aux travaux des chercheurs anglo-saxons; mais tout est embrouillé dès qu'on aborde la période historique, tout est mis en œuvre pour enlever aux Noirs la paternité des cultures florissantes qui s'y sont développées avant 1500.

Les éléments recueillis ici et là prouvent cependant que ces civilisations se sontinterpénétrées et présentent une unité incontestable. Vers l'est, la vallée du Zambèze a été une voie de pénétration pour les influences nordiques; par là serait passée l'influence bantu. Dans les royaumes qui se sont épanouis dans les savanes du Sud, le travail et le commerce des métaux ont joué un rôle primordial.

Au sud du Zambèze, on peut distinguer deux grands foyers culturels: le plateau zimbabwe et, tout à fait au sud, le plateau du Lughveld<sup>61</sup>.

Un autre aspect du trafic interafricain prend un grand relief depuis quelques années. Vérin, le premier, a insisté sur les rapports fréquents entre Madagascar, les Comores et la côte orientale du continent: n'a-t-il pas suggéré que, si de la côte de très nombreuses influences avaient gagné les îles, certains

60. R. Summers, 1960, pp. 266-292; 1963.

61. Voir chap. 21 du présent ouvrage.

produits, comme les objets taillés dans le chloritoschiste malgache, avaient, eux, fort bien pu se répandre sur la cote jusqu'à Kilwa<sup>62</sup>? Si les intuitions et les hypothèses de Vérin étaient confirmées, à l'avenir, par la recherche, il faudrait réviser sérieusement ce que l'on dit souvent des limites méridionales des zones de navigation africaine et arabe dans l'océan Indien. La reprise très vigoureuse de la recherche archéologique à Madagascar depuis 1977 apportera vraisemblablement, à en juger par les premiers résultats annoncés, des éléments importants pour la connaissance de ces régions.

62. P. Vérin, 1975, pp. 72-73; voir J. P. Domenichini, 1979.